L'Abeille

de la Nouvelle-Orleans
Journal Hebdomadaire
Fondée le 1er Septembre 1827

Publié par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, Lne. Téléphone Main 4100.

Enregistré à la Poste de la Nouvelle Orléans, Lne., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879

En Louisiane et au Mississipi, par an $1.50
Pour les Etats-Unis, un an $3.00
Par mois 25c

Le Comte du Chaffault

FAIT CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Les nombreux amis du Comte du Chaffault à la Nouvelle-Orléans se réjouiront très certainement d'apprendre que le Gouvernement Français, désireux de rendre hommage à ce bon et fidèle serviteur de la patrie et à cet artisan infatigable de la bonne entente Franco-Américaine, lui a décerné sa suprême récompense en le nommant Chevalier de la Légion d'Honneur. Le Comte du Chaffault n'est pas un inconnu pour les habitants de cette ville. On se rappellera qu'à l'occasion de l'envoi à Paris d'une délégation chargée de représenter la Ville du Croissant aux fêtes du Bi-Centenaire de sa fondation, célébrées avec le plus grand éclat dans la grande métropole Française, le Comte du Chaffault fut nommé vice président du Comité qui prit l'initiative de cette commémoration, et à ce titre accueillit avec la plus grande bienveillance les délégués de la Nouvelle-Orléans. Nos envoyés municipaux furent l'objet, de la part de cet homme de haute distinction, de la courtoisie la plus exquise. Il les accompagna dans toutes les tournées sur le front qui furent organisées en leur honneur et il leur servit à Paris de guide inlassable et merveilleusement averti. Depuis cette époque le Comte du Chaffault n'a cessé d'entretenir avec ses amis de la Nouvelle-Orléans les relations les plus cordiales. C'est un descendant direct du grand et célèbre amiral du Chaffault, qui accompagna Lafayette et Rochambeau, lorsque ces Français généreux et dévoués se portèrent au secours de la jeune Amérique, au moment de la guerre de la Révolution. Le Comte du Chaffault a de qui tenir. Il fait honneur sous tous les rapports à la lignée d'aïeux illustres dont il est le digne représentant.

Nous publions ci-dessous le texte de la belle citation qui accompagne la nomination de notre ami:

"Billebault du Chaffault (G. C. P.). ancien lieutenant au 4ème régiment d'artillerie, président de France-Belgique, vice président de la délégation américaine. Campagne de 1870-1871 contre l'Allemagne, comme engagé volontaire, à 17 ans blessé, fait prisonnier, condamné à mort et gracié à cause de son jeune âge. Au cours de la guerre de 1914-1918, s'est dépensé avec un dévouement et une énergie incomparables pour secourir toutes les misères, venir en aide aux blessés, parcourant les hôpitaux du front, excitant partout les courages."

La délégation du Bi-Centenaire de la Nouvelle-Orléans et l'Abeille adressent leurs plus vives félicitaions au nouveau chevalier, auquel elles souhaitent longue vie et prospérité. Le comte du Chaffault appartient à une vieille élite, dont la France peut toujours à juste titre s'enorgueillir.

UN AMI.

LA MANOEUVRE ALLEMANDE

En août 1914, le Reich eût pu nous mettre dans un singulier embarras. Imaginez qu'au lieu d'envahir la Belgique et la France, il ait hautement proclamé son désir de respecter leur territoires; imaginez qu'en même temps, il ait dénoncé la volonté d'agression du gouvernement tsariste, affirmé au monde la nécessité où il se trouvait de se défendre contre son puissant voisin; imaginez encore que, par une habile propagande, il ait trompé l'opinion publique anglaise et française, que se serait-il passé? France et Grande-Bretagne eussent été vraisemblablement gênées pour intervenir; l'union de tous les Français eût été plus malaisée, et l'on se fût peut-être battu avec moins d'enthousiasme, car on donne plus de soi-même quand on défend son sol et sa maison que lorsqu'on entre dans la lutte afin de venir en aide à un allié qu'on connaît mal, et dont on ignore l'exacte attitude. L'immobilité, la défensive provisoire à l'ouest, où se trouvaient les plus rudes adversaires; l'offensive à l'est, où l'on pouvait réaliser les plus gigantesques profits: tel eut pu être, en 1914, le plan de campagne militaire de l'Allemagne.

Elle ne le suivit pas. L'empire connut le désastre. Aujourd'hui, la guerre économique ayant fait suite à l'autre, les hommes d'Etat impériaux semblent vouloir réaliser industriellement, commercialement, la manœuvre à laquelle ils ne se rallièrent pas il y a huit ans: immobilité, défensive tenace à l'ouest; mobilité, offensive ardente à l'est. A n'en pas douter, à l'heure actuelle, nos anciens ennemis s'essaient à mettre la main sur la Russie; leur vœu est d'y établir solidement leur influence, d'y introduire leurs hommes, de travailler les Russes réfugiés dans le Reich, afin de s'en faire des amis. Le danger pour nous peut devenir terrible. Allemands et Russes unis forment une masse de deux cents millions d'individus. La foule russe sera bien vite domestiquée par le contremaître ou l'intendant allemand, puis par le feldwebel.

L'Allemagne prépara la guerre par un immense effort d'organisation intérieure et d'armement. Elle use de la même précaution aujourd'hui avant de se jeter dans la lutte économique. Elle vient, une fois de plus, de demander le bénéfice du moratorium, sous le prétexte qu'elle est ruinée; elle argue du déficit formidable de son budget. Elle affirme au monde que c'est la France qui la dépouille.—Mensonge.

Hélas! nos exigences restent purement verbales. A cette minute, nous n'avons pas touché un sou des réparations qui nous sont dues. Nous avons avancé 80 milliards à l'Allemagne pour la reconstruction des régions dévastées. Les pensions, les frais d'occupation, le charbon remis en vertu des accords de Spa, et même en tenant compte des livraisons en nature, elle ne nous a pas remboursé nos frais d'occupation du Rhin! Comment l'aurions-nous pu ruiner?

En fait, je l'ai montré, elle se ruine elle-même. Elle cultive le déficit de son budget en se refusant à voter les impôts nécessaires et en exagérant systématiquement ses dépenses. En novembre 1918, son budget est à peu près en équilibre: elle n'a qu'une dette extérieure insignifiante. Mais, dès l'exercice 1919, son déficit est de 50 milliards de marks et elle le couvre en émettant du papier-monnaie. C'est là l'origine de la baisse de son change. La manœuvre paraît bonne. On l'accélère. En 1920, le déficit est de 62 milliards; en 1921, de 190. Un homme, Erzberger, veut gêner le jeu en créant des impôts. On le tue.

Par contre, on dépense follement: indemnités formidables aux Allemands lésés par le traité de Versailles, alors qu'on ne paye pas les créanciers alliés; création d'innombrables emplois pour les officiers et sous-officers de l'ancienne armée, alors que nos blessés végètent et se disputent quelques pauvres bureaux de tabac; constructions de voies ferrées; amélioration du matériel, alors que, chez nous, on n'a pas encore rétabli les rails arrachés à l'intérieur pendant la guerre pour les envoyer au front. Les chemins de fer, propriété du Reich, vont passer sous la sujétion des grands financiers; d'énormes subventions gouvernementales permettent la reconstruction de la flotte.

Le 27 décembre dernier a été fondée la Société Générale du Rhin-Danube, qui doit réunir le Rhin, le Mein et le Danube par la construction d'un canal allant d'Aschaffenburg à Passau, conformément au traité du 19 juillet 1921, entre le Reich et la Bavière. Entreprise "colossale" dont le capital initial est fixé à 200 millions de marks, représentés par 900,000 actions, souscrites toutes par des Etats ou des corporations, et pour lesquelles le Reich et la Bavière garantissent un dividende minimum! La concession est de cent ans et peut être renouvelée jusqu'en 2050! Ainsi, tandis que l'Etat français doit emprunter aux lieu et place de l'Etat allemand, sous des formes diverses, plus de 100 milliards pour réparer les dévastations causées chez nous par le Reich, le Reich, lui, tout en criant misère, dépense des sommes énormes pour l'amélioration de son outillage national, pour préparer, faciliter son offensive économique vers l'est! Il garantit des dividendes aux actionnaires de ces entreprises, alors qu'il ne paye pas ses dettes, nous charge de les payer à sa place. Si bien qu'en fin de compte, c'est nous qui payons et l'amélioration de l'outillage économique allemand, et les constructions de splendides maisons ouvrières (trois milliards de marks inscrits au dernier budget, alors que le Français meurt de tuberculose dans son taudis), c'est nous qui payons la reconstruction de la flotte de commerce et le développement de l'industrie allemande!

Le Reich est ruiné. C'est entendu, Mais, en 1921, ses Sociétés industrielles ont émis pour 21 milliards 745 millions de marks d'actions et d'obligations! Il s'agit là, uniquement, de capitaux placés dans l'industrie. En 1920, le total des émissions n'avait atteint que 11 milliards. Ainsi, en deux ans, les Allemands ont employé 33 milliards de marks au développement de leur industrie que la guerre avait laissée intacte, alors que, malgré les stipulations expresses du traité de Versailles, nous devons faire nous-mêmes, tant bien que mal, les frais de remise en état de nos usines, de nos mines systématiquement saccagées.

Tandis que, grâce à l'indulgence anglo-saxonne, le Reich reste sur la défensive économique à l'ouest, ne paye pas ses dettes, laisse la France se débattre au fond du gouffre financier, il prépare son offensive économique et dépense sans compter pour l'organiser matériellement.

Une phrase de M. Rathenau, prononcée à Cannnes, est bien révélatrice du plan allemand. L'Allemagne, affirmait-il, "est fermement décidée à exécuter les réparations jusqu'à l'extrême limite de sa capacité." On connait l'antienne. Mais il ajouta:

"Elle est outillée pour entreprendre le relèvement économique de la Russie. Et si on lui facilite cette tâche par des conventions internationales, l'exécution des réparations en sera certainement facilitée..."

La manœuvre apparaît clairement. Le Reich voudrait signer un nouveau traité de Brest-Litovsk. Il souhaite que les Alliés lui livrent économiquement la Russie, sous le prétexte que ce sera pour lui le seul moyen de payer ce qu'il doit. C'est une sorte de chantage.

Constatons d'ailleurs, qu'aujourd'hui comme hier, pour la capitulation économique comme pour la capitulation militaire, Reich et bolcheviks sont d'accord. La Pravda du 20 novembre dernier annonçait l'arrivée à Moscou d'une délégation commerciale allemande composée du docteur Hermann, du conseiller de commerce Fastiniak, du directeur de la Société Orientale d'Exportation et d'Importation Schipmann. Cette délégation doit resserrer les relations économiques de la Russie des Soviets avec l'Allemagne; elle doit fournir des graines, des machines agricoles, au commissariat de l'Agriculture.

Quelques jours avant l'arrivée de la mission, une manifestation bien curieuse, et qui passa inaperçue en France, avait eu lieu à propos des essais des nouvelles locomotives allemandes livrées aux Soviets. Une série de commandes de matériel roulant, d'armes, de produits chimiques, avaient été passées entre les Soviets et des industriels allemands. Le 29 octobre, à neuf heures quarante du matin, commençaient, à la station de Malaïa-Vichera, les essais des premières machines pour marchandises, puis ceux des E. No 5023 construites par Henschel et fils, de Cassel.

Les représentants de la direction du Commissariat des Voies et Communications, des délégués allemands et suédois, des commerçants américains, le représentant du Reich à Moscou, étaient là. Et, quand tout fut terminé, le représentant du Reich, professeur Videnfeld, prononça un discours. Il affirma la communauté d'intérêts de la Russie et de l'Allemagne, déclara "que les essais de locomotives construites en Allemagne n'étaient pas une affaire commerciale, mais bien un acte de rapprochement politique entre la Russie et l'Allemagne." Il adressa ses salutations à la République soviétique et demanda "qu'on fît parvenir au chef du gouvernement russe Lenine les remerciements des Allemands pour l'accueil si cordial qui leur avait été réservé en même temps que les meilleurs souhaits de développement à la République soviétique."

Après quoi, l'on se mit à table. Le professeur Lomonossov remercia les Allemands. Le directeur commerciai de l'usine Krupp lui exprima, "au nom de toutes les usines de l'empire travaillant pour la Russie, sa reconnaissance toute spéciale et son désir de voir bientôt un rapprochement plus étroit entre les Soviets et le Reich."

Aussitôt après ces discours, la délégation commerciale allemande dont nous avons parlé arrivait en Russie.

D'autre part, une note, publiée le 24 décembre au soir par Le Tag, annonçait la formation, à Berlin, d'un bureau central pour la reprise des relations commerciales et industrielles avec l'est. Ce bureau central serait déjà entré en relations avec un des groupes financiers américains les plus puissants, afin d'obtenir un emprunt de 250 millions de dollars, à attribuer à des banques allemandes en vue de la reconstruction économique de la Russie. Le chef de cet office économique, l'ingénieur des chemins de fer d'Etat Muller, a fait au correspondan du Tag des déclarations extrêmement intéressantes, où cette idée domine: le Reich ne tient pas à ce qu'on lui consente un emprunt international, qui lui permettrait de s'acquitter envers la France, "mais l'enfoncerait davantage dans ses dettes." Il préfère qu'on lui confie des capitaux afin de les employer à l'enrichissement de l'Allemagne par la réorganisation russe réalisée par son industrie...

Voilà où nous en sommes. La manœuvre économique allemande paraît réussir. La France, qui réclame le paiement des milliards qu'elle a avancés à l'Allemagne, la France qui demande la réparation de ses ruines, est une gêneuse.—On parle bien d'un emprunt international à consentir au Reich, mais c'est au profit immédiat de son industrie intacte et de la Russie des Soviets.

La politique de l'Angleterre et des Etats-Unis apparaît comme singulièrement imprudente et myope. Leurs industries languissent, leurs ouvriers chôment, le fret de leurs bateaux baisse.—Pourquoi? Parce que, grâce à une habile manœuvre financière du Reich, l'industrie allemande travaille à plein et ne compte pas de chômeurs.—Cet essor d'une concurrente n'a été possible que parce que les Etats-Unis et l'Angleterre ont permis à l'empire d'employer à son développement industriel les sommes qui devaient nous être versées à nous, Français, au titre des réparations.—Et voilà que, par une extraordinaire aberration, nos alliés songent, maintenant, à consentir au vaincu victorieux non seulement de nouveaux délais pour sa dette, mais de nouveaux crédits pour développer encore sa puissance commerciale qui menace de les ruiner.—Comprenne qui pourra!...

ANDRÉ FRIBOURG, député,
Secrétaire de la Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts, et membre du Conseil Supérieur des Colonies.

L'ASCENSION DE L'EVEREST

Les géographes, aussi bien que les alpinistes, suivent avec le plus grand intérêt le développement de la tentative commencée cette année par les Anglais, en vue de parvenir à la conquête du plus haut pic du globe, le mont Everest, dans l'Himalaya. Car, si cette entreprise réussit, ce ne sera pas seulement une belle performance de sport: la connaissance de l'écorce terrestre y gagnera beaucoup; non seulement le domaine de l'Everest est encore inexploré, mais les phénomènes de dislocation et d'érosion y atteignent une telle grandeur et une telle puissance, qu'ils seront sans doute capables de nous éclairer sur la marche suivie par des phénomènes analogues en d'autres régions du globe où le sol est moins vigoureusement buriné par eux.

La plus haute montagne de la terre a déjà une histoire fertile en événements. Elle a été étudiée, mais de loin. Jamais, jusqu'à l'expédition de cette année, on ne l'avait approchée à moins de 80 kilomètres. Cela n'était pas dû uniquement aux difficultés physiques des accès. Les hommes, tout autant que la nature, défendaient les abords du massif.

Il y a soixante ans, on avait cru pouvoir identifier le plus haut pic de l'Himalaya, dénommé mont Everest, avec une montagne portant le nom indigène de Gabourisankar. C'était une erreur, qui n'a été corrigée qu'en 1903. Le Gaourisankar existe, mais il s'élève à une centaine de kilomètres dans l'ouest de l'Everest.

L'altitude fixée par le Topographical Survey et encore inscrite sur nos cartes est de 8,840 mètres. De nouvelles mesures géodésiques plus exactes attribuent à l'Everest une altitude un peu supérieure, 8,882 mètres.

L'Everest, situé sur les frontières du Thibet et du Népal et à peu de distance du Bhoutan, se trouve dans une région qui longtemps fut peu hospitalière aux étrangers, et en particulier très méfiante à l'égard du gouvernement britannique de l'Inde. Le Thibet fut hermétiquement fermé jusqu'à l'expédition de Younghusband en 1904; le Bhoutan et le Népal sont des Etats vassaux de l'Inde, mais point entièrement soumis; ce n'est que par le Sikkim. situé entre le Bhoutan et le Népal, que les Anglais peuvent gagner les abords de l'Everest par un territoire bien à eux; c'est dans le Sikkim que se trouve Darjeeling, et c'est à Darjeeling que s'est organisée la base de l'expédition.

L'été de 1921, du mois de juin jusqu'au milieu d'octobre, a été consacré à des reconnaissances préliminaires dans le pays inconnu qui entoure l'Everest et sur les premières assises de la montagne. L'été de 1922 verra l'ascension, si un pareil exploit est possible, chose dont nous ne sommes encore nullement certains.

L'expédition du duc des Abruzzes, celle qui jusqu'ici a atteint l'altitude maxima, est parvenue, en 1909, avec des peines inouïes, à 7,500 mètres, sur le Chogolisa; il paraît bien difficile de franchir encore 1,400 mètres en verticale, lorsque la raréfaction de l'air et la diminution des forces des ascensionnistes réduisent la montée à une moyenne de 80 mètres à l'heure en verticale.

L'expédition organisée à Darjeeling avait d'abord à tâter la montagne, en quelque sorte, pour voir de quel côté l'ascension présenterait le moins de difficultés.

Du côté du Sud, c'est-à-dire vers l'Inde, les escarpements sont tellement formidables, qu'il n'y faut pas songer.

Une rivière, l'Arun, venue des plateaux du Thibet, traverse la chaîne de l'Himalaya par des gorges profondes, à l'est de l'Everest. Une autre rivière, la Tista, passe près de Darjeeling. Par ces rivières et par leurs affluents, l'expédition a gagné les hauts plateaux du Thibet; elle a pu ainsi explorer les abords du massif, au nord-est et au nord-ouest de l'Everest. Au nord-est, on a pris comme base le village de Kampa-Dzong, et au nord-ouest celui de Tengri-Dzong, tous deux indiqués sur nos cartes.

Si les pentes nord de l'Everest ne présentent pas des à-pic aussi effrayants que les pentes vers l'Inde, il y a encore de ce côté des escarpements difficilement surmontables, et la glaciation est plus développée. D'immenses glaciers font l'éventail dans toutes les directions nord.

Le nord-ouest, où il y a des pic de 3,000 mètres, a paru impraticable. Au nord-est, au contraire, vers le glacier de Kharta, l'expédition a découvert, dans les derniers jours de septembre, un chemin d'ascension qui semble permettre l'escalade. Les escarpements sont moins raides, il y a plus de neige. L'altitude maxima atteinte cette année est 6,900 mètres, en dépit des difficultée locales et des maladies qui ont déjà enlevé un des chefs de l'expédition.

Tandis que se préparait l'escalade, d'autres partis reconnaissaient le pays. On levait topographiquement 33,500 kilomètres carrés (plus que l'étendue de la Bretagne), jusqu'ici entièrement inconnus. Au lieu d'un désert morne et glacé, les membres de l'expédition trouvaient, à leur grande surprise, une terre peuplée, avec de grands villages des monastères lamaïques, des cellules, creusées dans la montagne, où vivaient des ermites des deux sexes. On découvrait de grasses prairies, des vallées fécondes, des sources thermales; des oiseaux et des quadrupèdes étaient assez peu farouches pour venir manger dans la main des explorateurs. "Un cadre idyllique," disent les correspondances anglaises. L'exploration de l'Everest nous promet assurément des trouvailles de toutes sortes.

CAMILLE VALLAUX.

Soyons Prudents

On a calculé, en 1919, que la grippe a tué quatre fois plus de monde en cinq mois que la guerre en cinq ans, soit 20 millions de personnes. C'est donc un terrible fléau que la grippe, qu'elle soit espagnole ou de toute autre origine.

En effet, de quelque origine qu'elle soit, cette terrible maladie, à laquelle on donne aussi le nom d' "influenza," est endémique, (c'est-à-dire particulière à une contrée, comme la peste en Hindoustan), contagieuse, infectieuse. Mais, comme la peste, la grippe peut se propager ailleurs que dans sa contrée d'origine, sous une forme plus ou moins maligne; c'est ce qui est arrivé en 1918, c'est ce qui menace de se renouveler à l'heure qu'il est, si nous ne prenons pas tous les moyens dont nous pouvons disposer pour enrayer le fléau.

En 1918, l'influenza s'est propagée sous une forme particulièrement maligne; on était peu préparé, généralement, à lui faire la lutte, et c'est ce qui explique le nombre formidable de victimes qu'elle a pu faire en si peu de temps. Si l'on en croit les hygiénistes américains et ceux de chez nous, la maladie se présente aujourd'hui sous une forme assez bénigne; on en meurt plutôt rarement, mais n'empêche que ceux qui en sont frappés sont encore très nombreux, dans les zônes d'invasion.

Les symptômes sont les mêmes qu'en 1918; maux de tête, prostration, courbature, coryza, laryngite, bronchite, dont les prédominants déterminent les formes catarrhales, nerveuse, thoracique, gastro-intestinale—complications graves qui mettent presque toujours la vie en danger.

De plus, la grippe est une maladie dite "à rechutes," et si le malade n'est pas terrassé aux premiers coups, s'il en réchappe, c'est pour s'épuiser peu à peu sous la fréquence d'autres coups, pour peu qu'on aura négligé d'entreprendre un énergique traitement dès le début, de poursuivre une cure radicale, ou de se garer contre tout danger d'une nouvelle infection.

Comme on le voit, la grippe, sous quelque forme qu'elle se présente, n'est pas une affection à négliger, et chacun comprendra l'importance qu'il y a de suivre les sages avis, les conseils et les prescriptions des officiers des bureaux d'hygiène, dans chaque localité, non seulement quant au traitement à suivre lorsque le mal nous étreint, mais aussi, et surtout, dans les moyens à prendre pour prévenir la maladie ou en empêcher la propagation.

Nos hygiénistes officiels sont unanimes à déclarer qu'il n'y a pas encore lieu de s'alarmer, chez nous, et qu'on n'a relevé, jusqu'ici, que quelques cas isolés d'influenza. Il ne peut donc, à l'heure qu'il est, être question d'épidémie; mais, ajoute un de nos spécialistes, "je ne saurais trop recommander la plus grande prudence et tous les soins préventifs, afin de ne pas exposer la population à voir se renouveler les sombres jours de 1918."

Donc, sans nous alarmer à l'excès, nous serons sur nos gardes, et si nous savons profiter des excellents conseils qu'on nous donne, il n'y a pas de doute que la grippe, fût-elle plus maligne qu'on le dit, ou ne nous atteindra pas, ou, si elle parvient à se loger dans quelque coin secret de notre organisme, nous trouvera préparés à lui résister victorieusement.—Presse, Montréal.

NOUVEL EMPRUNT FRANCAIS

Le Journal Officiel a publié l'arrêté du ministre des finances autorisant l'émission du nouvel emprunt du Crédit National et fixant les conditions de la souscription. Le montant de l'emprunt n'est pas limité. La souscription sera ouverte le 1er février. Les Bons de 500 francs rapporteront 30 francs par an, nets de tout impôt, payables par semestre et d'avance les 5 août et 5 février de chaque année.

La seule critique qu'on puisse faire de cette émission c'est que les conditions en sont trop avantageuses pour les souscripteurs. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous pensons que l'Etat et les entreprises privées ont tort de persévérer dans la politique de surenchères qui, à chaque émission, leur fait offrir au public un taux d'intérêt plus élevé. A notre avis il serait possible d'obtenir tout autant de capitaux à meilleur compte. On ne pourra pas d'ailleurs aller indéfiniment dans la voie où l'on s'est engagé. Il faudra bien s'arrêter un jour. Aussi tous ceux qui ont de l'argent disponible feront-ils bien de profiter des conditions qu'on leur offre actuellement, car il est permis d'espérer—non dans leur intérêt particulier, mais dans l'intérêt général—qu'on ne leur en offrira pas longtemps de semblables. Même s'ils n'ont pas cette opinion, ils ne risquent rien à souscrire aux nouveaux Bons du Crédit National puisqu'ils ne s'engagent que pour deux ans et que les Bons seront facilement négociables avant cette première échéance.

Le Bon Exemple

En entrant, Suzanne claqua la porte et Albert connut à ce signe qu'il se passait quelque chose. Il achevait de mettre au net un poème à la gloire de la Grèce, mère des arts, dans lequel défilaient, en rythme des alexandrins, Homère, lord Byron et M. Venizelos. Il était particulièrement satisfait d'une peinture pastorale des îles qu'il décrivait comme un séjour enchanteur, arrosé de sources, ombragé de vignes et d'oliviers, décoré de chèvres virgiliennes suspendues aux arêtes des monts.

Albert avait des lettres et il admirait fort l'antique agent de publicité qui, chantant la Troade et Ulysse le barbu, établit, pour l'éternité, la suprématie de l'Hellas forte et rusée. Albert voyageait dans les livres. Jamais il n'avait traversé le dédale des volcans secs, nus, âpres, désolés, dont les noms—Chio, Samos, Nikaria, Mitylène—brillent encore du clinquant des vieux mythes; jamais il n'avait rencontré l'insaisissable Levantin qui a toujours quatre passeports en poche et, sur la langue, une demi-douzaine d'idiomes au lieu du bœuf legendaire. Albert était poète et comme tel jugeait ses opinions décisives.

Suzanne affecta de ne pas lui parler. Les femmes attaquent rarement les premières et elles auraient inventé le droit s'il n'y avait eu les juristes. Mais elle se mit à tourner si fébrilement dans le cabinet qu'au bout d'un instant Albert posa la plume:

—Ah çà! qu'est-ce que tu as?

—Belle question, dit-elle; je viens de chez ta mère!

—Ah! fit-il indifférent.

Et il reprit sa copie au point où il l'avait laissée:

Sunium, cap divin où l'âme de Platon
S'enivrait aux parfums de la mer violette...

—C'est tout ce que tu trouves à dire, Albert?

—Que veux-tu que je dise?

—Tu seras plus bavard quand je te demanderai de l'argent...

—Tu es allée demander de l'argent à maman?

—Ah! là, là! gémit Suzanne, de l'argent à ta mère! Mais j'aimerais mieux en voler, entends-tu, ou même en gagner avec ces deux mains-là!... Sais-tu ce qu'elle m'a fait aujourd'hui ta mère, le sais-tu?

—Hélas! je ne suis pas extra-lucide.

—Voilà une plaisanterie bien déplacée, mon ami, le jour où l'on a refusé une douzaine de torchons à ta femme!

—Ma pauvre petite!

—Oui, douze torchons, pas un de plus, pas un de moins. Le linge file avec les bonnes, c'est effrayant, et il est tellement sale que le blanchisseur le brûle pour le décrasser. Je n'arrive pas à fournir. La toile est hors de prix, alors j'ai pensé à ta mère. Elle se vante d'avoir quarante paires de draps, dix services de table, des monceaux de serviettes et du linge de corps pour cinq générations... Qu'est-ce que ça lui faisait de me donner une douzaine de torchons?

Albert fronça les sourcils, ennuyé et, tâchant tout de suite de s'élever aux idées générales, il commença:

—Il ne faut jamais contrarier les manies des gens. Quelques habitudes et un petit lot d'objets péniblement accumulés pendant la vie, voilà tout ce qui reste aux vieillards. Pourquoi chercher à les en priver? Ma mère a ses armoires...

—Ah! parlons-en de ses armoires! Des monuments qu'on ne pourra même pas loger ici, combles de lingerie et qu'elle tient verrouillées, cadenassées! "Ma petite fille, vous trouverez ça quand je m'en irai... Ma petite fille, on reconnaît une bonne maîtresse de maison à ses armoires... Ma petite fille, il faut mettre le linge sous clé, comme l'argenterie..." Je connais le formulaire depuis huit ans! Cette femme-là a une pièce de toile à la place du cœur et c'est l'assassiner que de lui demander un mouchoir!

—Alors pourquoi l'as-tu sollicitée?

—Parce qu'elle m'agace à ne pas céder.

Ah! nous avons du caractère dans la famille.

—Ris, Albert, ris, mais tu payeras les torchons tout de même!

Elle dit, pivota sur ses talons et s'en fut secouer Clémence à l'entour des fourneaux. Albert était déjà retombé à l'Archipel d'or et à cette mer qui donna l'amour aux hommes sous la forme de Vénus.

Mme Minembois soignait ses armoires depuis un demi-siècle.

Quand elle s'était mariée, jadis, en province, on ne coulait la lessive qu'une fois l'an et c'était une fête godaillée à laquelle le voisinage prenait part. Pour tenir, l'année durant, sans voir le fond de la lingerie, il fallait des trousseaux abondants. Mme Minembois avait apporté à son époux, selon l'usage, des rayons bien garnis, preuve de sa qualité sociale et hommage aux vertus ménagères.

Toute sa vie, sa plus grande satisfaction fut de montrer ses armoires. Elles étaient quatre, hautes, larges, d'aplomb, luisantes, comme des monstres bien nourris. Leurs vantaux de noyer ou d'acajou glacés d'en caustique, viraient silencieusement sur les pentures de cuivre. A l'intérieur, les tablettes, les tiroirs étaient en chêne massif, simplement dégrossi. Bien que d'un Louis XV sommaire, rustique, elles avaient grande allure avec leur fronton galbé, la volute souple de leur pied de biche. Surtout elles imposaient à l'attention leur air de bourgeoisie cossue, conservatrice et dédaigneuse.

Des clés magistrales les fermaient. Mais sitôt ouvertes, elles exhalaient un parfum lustral de lavande et d'iris, une fraîcheur blanche, virginale. Les piles de linge, bien rangées, nouées de faveurs rouges, montaient jusqu'au faîte sans qu'une serviette dépassât la voisine. Un coin était réservé au linge d'usage courant, ramas de loques, de guenilles que Mme Mienmbois s'ingéniait à rapetasser. L'idée seule d'entamer un service honnête lui donnait la mirgaine. Fidèle aux traditions d'économie, elle ne mangeait de fruits que lorsqu'ils se gâtaient au fruitier et ne remplaçait que les torchons en charpie, non sans gourmander la servante.

Chaque fois qu'elle dînait chez sa belle-mère, Suzanne était conviée à contempler les armoires. La clé jouait d'un mouvement large: on entendait le pène chasser sous les ressorts puissants. Le beau linge souriait, répandait sa petite âme indiscrète et naïve. Mme Minembois rafraîchissait sa vieille main à la blancheur des toiles en rabâchant des explications confondues dans les souvenirs.

—Tu vois ici, ma petite fille, mon trousseau de mariage. Il est encore intact, sauf deux chemises que cette sotte de Mariette a brûlées voici vingt ans. Depuis j'ai brodé quinze paires de draps. C'est ton oncle Jules qui me les a choisis lui-même quand il tenait garnison à Cholet. On ne fait plus de toile comme ça... Du blanc, rien que du blanc, c'est franc, distingué. La couleur convient aux nègres!... Un conseil: ne laisse jamais tes clés à la femme de chambre et compte le linge toi-même!

Albert n'eut pas le temps de payer les torchons: il fallut régler la succession. Mme Minembois disparut comme les petites vieilles, en quarante-huit heures, d'un courant d'air sur les poumons.

L'inventaire fut laborieux, mais Suzanne manifesta immédiatement le désir de s'occuper du linge. Albert était d'avis qu'on vendît deux armoires sur quatre. Suzanne regimba, disant qu'elle se faisait fort de les loger. Pendant huit jours elle déplaça des meubles, toisa les murs.

Pour le coup Albert se révolta. Elle joua l'étonnement avec une candeur qui seyait fort à sa jeunesse blonde.

—Comment, dit-elle, nous avons enfin l'occasion de monter largement notre ménage, de posséder de quoi recevoir honorablement, de ne plus lésiner, de supprimer tout le vieux linge ravaudé, et tu refuses? En vérité, mon ami, je ne te comprends pas, toi qui te plains sans cesse que l'on te compte les serviettes de bain et les mouchoirs!

L'argument parut décisif au poète qui aimait ses aises. Il entrevit tout un paradis de linge blanc dans lequel il se vautrait ainsi que sur une pelouse printanière. L'idée lui vint même de chanter le lin, fleur bleue des champs, qui aboutit au lit nuptial en même temps que la fleur bleue des cœurs. Il laissa choir la cloison et pipa des vers.

Suzanne installa ses armoires qui touchaient presque au plafond et bedonnaient jusqu'au mur. Avec soin elle prit le compte du linge à mesure qu'elle le rangeait par catégories exactement aux places que sa belle-mère lui avait assignées. De-ci de-là, elle renouvela une faveur, donna un coup de fer. Les lavandes et les iris, enclos dans des sachets de mousseline, furent insérés de nouveau entre les piles. Elle tria les loques, les porta à l'office. Après quoi, satisfaite de son travail, elle appela son mari.

Il se fit prier. L'inspiration est une maîtresse volage qu'il ne faut point cesser de caresser. Albert arriva, grognon, traînant ses pantoufles et répétant demi-bas pour, susciter l'enchaînement:

Car de ce fil qui file aux doigts de la fileuse...
Car de ce fil qui file aux doigts de la fileuse...

—Vois mes armoires, s'écria Suzanne, ta mère n'aurait pas mieux fait! Voici les draps, les taies d'oreillers, les services de table... Deux nappes ne sont pas brodées: je les ai mises de côté. Imagine-toi qu'il y a cent vingt serviettes éponge, toutes neuves et sans chiffre!

—Voilà de quoi renouveler ma provision, dit Albert.

—Est-ce que les tiennes sont usées par hasard?

—Heu!... Ça commence et puis tu ne m'en donnes qu'une à la fois...

Au lieu de répondre, Suzanne marcha résolument vers la première armoire, repoussa les vantaux, fit jouer la serrure. Ainsi de la seconde, de la troisième, de la quatrième. Les pênes s'abattirent d'un coup sec; le beau mirage blanc s'éteignit.

—Ne t'imagine pas, dit-elle, que nous allons gaspiller désormais. Je ne changerai rien à notre train. Quand le linge courant sera hors d'usage je le renouvellerai. D'ailleurs, à partir de cette semaine, je prends une ouvrière deux fois par mois pour les raccommodages. C'est à ses armoires qu'on reconnaît une bonne maîtresse de maison.

Là-dessus elle saisit les clés, défila devant Albert et sortit.—Marc Elder.